

Cet art fabuleux

Patrice Hovald

Numéro 46, octobre 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51763ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hovald, P. (1966). Cet art fabuleux. *Séquences*, (46), 66–69.

Cet art fabuleux

Patrice Hovald

Le plan le plus beau — l'image la plus belle — pour moi n'existe pas encore, mais j'imagine qu'Alexandre Astruc — celui d'*Une Vie* — le fera naître de cette eau troublée par l'émoi du coeur, la panique, qui gît dans son oeuvre comme un hallier en alerte à l'aube d'une chasse.

Ce plan est monté en moi au détour d'une page lue voici longtemps, relue souvent:

"Le ciel est pur, la lune brille. J'entends des marins chanter qui lèvent l'ancre pour partir avec le flot qui va venir. Pas de nuages, pas de vent. La rivière est blanche sous la lune, noire dans l'ombre. Les papillons se jouent autour de mes bougies, et l'odeur de la nuit m'arrive par mes fenêtres ouvertes. Et toi, dors-tu?"

1. Tout est fable

Ainsi Gustave Flaubert écrivait-il à Louise Colet dans la nuit du 8 août 1846, une de ces nuits tranquilles au bord desquelles se tient quelque vigile, quelque poète, quelque être suffisamment attentif pour savoir qu'elles reçoivent dans l'éparse infinitude du monde des navires qui se perdent en naufrages solitaires et muets.

Fable... Tout est fable. Fable, Orson Welles en conte dans *Arkadin* et la poule vidée de son intérieur, il reste l'âme nous apprend Jean-Luc Godard de *Vivre sa Vie*.

Cet art fabuleux. A la fin du *Potemkine*, le cri "Frères" de ce film silencieux comme un orage. Au commencement, la mort dans les cartes du tarot en couleurs, avant que Cléo n'éprouve, de cinq à

sept, sa durée. La main de Monica, abstraite présence dans tant d'absence, et c'est *L'Avventura*. Vingt-quatre poses à la minute — et non à la seconde — et c'est, haletante, *La Jetée* de Chris Marker. Un tramway qui déambule dans un soir de city, de town, de Frisco qui vacille dans le rêve du Golden Gate, et c'est *L'Aurore* de Murnau. Là-bas, *nel alba*, qui la lava de tant d'attente: Lola. Et ce cavalier — a girl and a gun — qui sait bien que la droite est une diagonale puisque le plaisir est le chemin le plus long, et traverse l'écran du scope d'en bas à gauche jusqu'en haut à droite: d'Est en Ouest, ô plaine, et notre indulgence pour ce bonheur déchirant qui naît et

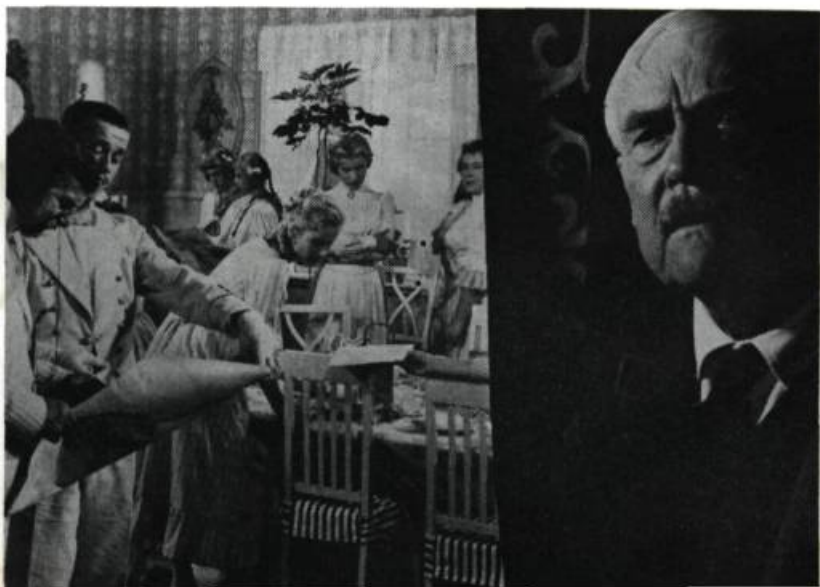
renait sans cesse de hanches étroites bougeant au pas du cheval parmi le désert rouge.

2. Tout est possible

Tout est possible. Le temps est pris à l'image arrêtée. C'est *Mourir à Madrid* et le soldat souriant de 14-18 qui va crever pour les stèles à venir des villages que nul ne visita jamais. Signe de l'homme pour qui témoigne le visage de *Pour la suite du monde...*

Cet art fabuleux. Bresson, ardent et anxieux, janséniste, échappé de Port-Royal et faisant — comme il a raison — de la paysanne Jeanne, "la merveilleuse jeune fille" et qui piaffe sur le sol de France, pouliche de haute race et si fière. Com-

Les Fraises Sauvages, d'Ingmar Bergman



me une audace, et la présence du futur déjà dans un passé qui sombre à la dernière bataille d'une guerre qui aura duré cent années de pestes, de rapines, de meurtres, de viols et de flagellants obsédés sur la chair vive desquels Ingmar Bergman imprimera le septième sceau.

Fable. Isaac Borg-le-Vieux sourit à la nuit qui lui a rendu dans la blancheur d'une image surexposée, cinquante ans après leur mort, son père et sa mère à l'endroit, sous l'ombrelle, et près de la mer, où poussent toujours, Olympio, les fraises sauvages.

Peinture, sculpture, livres, objets, musique, architecture, pensée et cet art fabuleux qui peut lever les hommes en colère du *Sel de la Terre* ou le corps dévoré d'Ivan, tsar de toutes les Russies; décrire tous les mouvements du cœur, donner au regard son infini de regard, exprimer en un plan — un seul — ce que met une phrase — admirable — à écrire Sagan, lucide et juste:

"Cet inconnu devenait pour quelques minutes un compagnon, quelqu'un avec qui l'on marche dans une allée déserte, à la fin d'une année."

Cet art — moderne — qui renonce aux contre-jours pour filmer enfin, selon Astruc, l'orgueil. L'orgueil. Cet opéra fabuleux. Fa-

buleux. Qui s'accorde la puissance et la gloire de Kane.

Cet art fabuleux ferait éclater les cités si on ne le maintenait dans les salles obscures — sage mesure de prudents légistes. Mais sait-on que nous sommes non seulement voyeurs mais voleurs et que dans la rue qui s'élargit aux étoiles nous étendons un linge immaculé pour y projeter des lambeaux de cris et d'amour arrachés au faisceau de lumière qui tremblera longtemps dans notre pensée, mémoire immergée de notre éphémère éternité.

3. La révélation des choses

Car tel est cet art de tous les possibles, de toutes les géographies, de toutes les nébuleuses. Des rêves. De la réalité. Vrai comme un plan de Rossellini. Somptueux comme *Le Guépard*. Et juste comme Truffaut. Et beau comme Resnais. Et comme Bunuel: du feu. Et comme Godard: la vérité d'Anna.

Et croire que la fragilité même de la pellicule qui sert de support à *Hiroshima* et à *Sommarlek*, fait que le destin du cinématographe tient tout entier dans l'admirable réponse que Jean-Luc Godard met dans la bouche de l'un de ses personnages, réponse à qui l'interrogeait sur sa plus haute ambition:

— Devenir immortel et puis mourir.

Un art fabuleux. Ce plan selon Flaubert, ce plan unique serait tout ce qu'a décrit Flaubert: une nuit magique, une attente, l'espoir qu'une femme, pas plus que l'écrivain n'aurait cédé aux ténèbres. Et cet art serait — et est, en fait — puisque filmer les sentiments est de son ordre — un art de la splendeur et de la tristesse d'être, l'instrument de la révélation des choses.

Et lorsque, au terme de ce plan

long, s'amorcerait enfin un travelling vers l'indiscernable, une avancée dans la nuit même de la nuit, l'on entendrait ces mots simples: "Et toi, dors-tu?", la question enfin posée afin que soit le monde. Avec la certitude d'une réponse infiniment accordée dans cette lente dérive qui livrerait, Louise Colet, son visage d'août, son visage refusé au sommeil.

Son visage aux yeux ouverts.

Le Guépard, de Luchino Visconti

